

## « Le texte et la scène »

Paul Lefebvre

---

Number 17 (4), 1980

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/28576ac>

[See table of contents](#)

---

**Publisher(s)**

Cahiers de théâtre Jeu inc.

**ISSN**

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

---

**Cite this review**

Lefebvre, P. (1980). Review of [« Le texte et la scène »]. *Jeu*, (17), 132–133.

en une polyphonie dont les échos dépassent ceux de nombre de textes narratifs, autosuffisants, où chaque unité homogène doit son existence à sa fonctionnalité. Dans un tel *patchwork*, c'est le fil qui joint les pièces entre elles qui éprouve les tensions entre les différentes paroles, celles des curés, des poètes en mal de muses, des filles ou des mères, et c'est avec ces tensions que se dessine le sens. Dans ce réseau d'intercompréhension, se dégagent des lignes de force qui définissent un contexte dans lequel les paroles de l'adversaire deviennent porteuses d'une dynamique. Alors que chaque masse textuelle conserve ses résistances propres, de l'ensemble émerge un sens neuf en mouvement.

Jean-Guy Sabourin, directeur de la revue et de la troupe, déclarait récemment dans un colloque que, pour lui, «un nouvel étudiant est avant tout un complice avec qui préparer de quoi ébranler l'Occident»<sup>1</sup>. Cette façon de se prendre un rien trop au sérieux teinte, hélas, quelquefois d'un certain paternalisme cette revue où sait habituellement s'exprimer une pensée intéressante et, surtout, nécessaire.

**paul lefebvre**

## «le texte et la scène»

Études de pièces québécoises et autres dans le cadre de la saison théâtrale 1977-78 à Montréal, par André Fortier «Cahiers du Centre de recherche en civilisation canadienne-française», no 18, Ottawa. Éditions de l'Université d'Ottawa, 1979, 255 p.

Avec un auteur pour qui sexisme signifie parler de sexe, maison de rapport, bordel, et qui invente un verbe «victimiser» afin de le mieux conjuguer, il faut s'attendre au pire. Et on y a droit: le seul champ dans lequel *le Texte et la scène* se distingue est celui que balisent la naïveté, l'incompétence et la bêtise. Cet ouvrage recueille vingt-six analyses (dont plusieurs parues dans le journal *le Droit* d'Ottawa) de pièces présentées à Montréal pendant la saison 1977-78 (principalement les productions du T.N.M., du Rideau Vert, de la Compagnie Jean Duceppe et du Théâtre d'Aujourd'hui). Le titre de ce recueil et sa présence au sein d'une collection universitaire accrochent, car ils laissent croire à une série d'essais qui décodent texte et représentation, qui décrivent comment s'enclenchent le discours du scripteur et ceux des praticiens afin de questionner le sens des productions. Or, dès son avant-propos, André Fortier prévient qu'il ne faut pas s'attendre à ce que le titre annonce: «*le Texte et la scène* ne signifie pas, ici, une étude systématique des rapports entre le texte dramatique et sa représentation». Il explique s'être contenté de lire le texte — lorsque disponible — après avoir vu la pièce...

Pour un recueil d'analyses portant sur des productions précises, les articles commencent mal: seuls sont livrés le producteur, l'auteur et les dates de représentation (quelquefois en contradiction avec celles mentionnées dans le texte); les crédits ne sont jamais donnés au complet et les artisans du spectacle sont mentionnés au petit bonheur. Et

1. Larue-Langlois, Jacques, «l'Enseignement aux comédiens», dans *le Devoir*, 20 août 1980, p. 13.

lorsque l'auteur nous entretient du travail de ces praticiens, c'est toujours d'un point de vue ponctuel, considérant le spectacle comme une somme d'éléments plutôt qu'un système globalement signifiant. Le texte, pour Fortier, semble un élément univoque et une interprétation autre que celle qu'il conçoit devient un «malentendu». En niant l'apport de sens des praticiens et en ne voyant au théâtre qu'un texte mis en espace, Fortier manifeste une conception de l'art théâtral tout à fait aberrante: ainsi, une comparaison entre deux mises en scène d'un même texte (comme dans son article sur *Un otage*) ne peut que se limiter à des considérations du type: «En 'Monseigneur' et jupe écossaise, André Cailloux n'avait évidemment ni la subtilité ni la race de Pierre Blanchar...» Fortier semble d'ailleurs avoir développé l'univocité réductrice comme système de pensée: l'oeuvre d'un auteur n'est-elle pas entièrement inscrite dans son seul nom? Et Fortier de multiplier dans son ouvrage les commentaires comme celui-ci qui concerne *les Passeuses* de Morency: «Ce n'est pas la philosophie de Zénon. Et nous sommes, aussi bien, assez éloigné d'Épicure et de Montaigne.» Et lorsqu'on est un familier de ces grands esprits, tout est permis, même de se faire gardien de la morale et de se plaindre des moeurs du siècle ou déplorer que Michèle Lalonde, dans *Dernier Recours...*, ne traite pas l'Église comme Claudel... Mais c'est pour conclure ses articles que Fortier se surpasse; à tout coup, le lecteur a droit à une logorrhée de bravos, de chapeau, de points d'exclamation et d'encouragements bébêtes qui savent verser dans le mauvais goût le plus total du type: «Gentil et sympathique François Tassé (combien de spectatrices n'auront pas souhaité être à la place de Sheila?) Je ne lui savais pas un tel talent.»

Continuer à relever les défauts et perles



de cet ouvrage — fautes lexicales, grammaticales, inexactitudes, affirmations saugrenues, naïvetés — ne ferait qu'inutilement allonger cet article et ainsi donner une importance imméritée à son objet. Il faut cependant s'étonner que ce livre ait été publié et, de plus, par des presses universitaires. La langue pitoyable de l'ouvrage (l'usage des guillemets et des majuscules, en particulier, relève de la plus totale fantaisie) prouve hors de tout doute l'inexistence d'un quelconque travail éditorial.

**paul lefebvre**